

De vastes prairies onduleuses s'étendent à pertes de vue et sont entrecoupées de rivières qui serpentent, tantôt dans les bois tantôt dans la plaine, pour aller se jeter dans l'un des deux grands fleuves. Cà et là, de petits bouquets d'arbres paraissent comme autant d'îlots dans un océan et nombre de lacs aux eaux miroitantes sous les rayons du soleil semblent comme des diamants enchâssés dans la plaine.

Cette partie de l'immense Nord-Ouest était autrefois le paradis terrestre de l'homme des bois. Là, il vivait en possession paisible de son domaine, dans tout l'éclat de sa gloire sauvage et la jouissance de la paresse qui le caractérise. Les bois abondaient en gibier et les rivières et les lacs en poissons, qu'il prenait sans jamais craindre d'être molesté.

Mais un jour, le premier coup de fusil de l'homme blanc vint le tirer de son rêve de bonheur et de satisfaction et souleva en lui toute la jalousie de sa nature sauvage. Saisissant son casse-tête et son coutelas, il entra dans le sentier de la guerre et courut à la rencontre de ceux qui avaient eu l'audace de violer son domaine et de venir partager son bien.

Depuis cette époque, des ombres farouches parurent dans les bois ou se glissèrent dans la plaine comme des envoyées de l'esprit du mal. L'air même respirait le danger et la mort, mais en dépit du péril, le brave chasseur et le hardi pionnier n'en continuèrent pas moins leur marche en avant et leur lutte contre l'homme rouge dans l'intérêt de la civilisation.

Au moment où notre histoire commence, les colons ont déjà gagné énormément de terrain dans la partie est du territoire et nombre d'audacieux trappeurs sont allés jusqu'à pénétrer au cœur du "pays des Indiens."

C'était en octobre, et le jour touchait à sa fin.

Dans une petite vallée sur les bords de laquelle coulait un ruisseau dont les eaux cristallines allaient alimenter et grossir le lac Boyer, se trouvait une curieuse maison de pierre construite en forme de cône. Elle était de petite dimension mais solide et on devinait facilement qu'elle avait été élevée par l'homme blanc. Une porte de côté donnait sur la vallée et les murs étaient percés de nombreuses meurtrières.

C'était un site remarquablement bien choisi pour une maison de trappeur. La vallée était protégée de chaque côté par de petites montagnes escarpées et bien boisées, et on ne pouvait s'y introduire que par un côté, c'est-à-dire en remontant le cours du ruisseau qui trouvait sa source dans des profondeurs inconnues.

Le jour et à l'heure dont nous parlons, un des habitants de cette construction en forme de cône vint de paraître dans la petite porte et il scruta d'un œil d'aigle la vallée et les montagnes d'alentour.

C'est un jeune homme de dix-huit ans à peine, pas plus développé qu'un fils de trappeur ne l'est à son âge, mais robuste et très musculeux. Chacun de ses mouvements dénote une souplesse et une agilité étonnantes, et sa figure, bronzée comme celle d'un indien, porte l'empreinte de la fermeté et de la détermination.

Son costume est entièrement de peau de daim, à l'exception de sa coiffure, couvre-chef d'un genre tout particulier qui se compose de la dépouille complète, y compris les ailes, d'un épervier gris.

Cette coiffure et la vue perçante de son porteur avaient valu à Harry Houston — c'est le nom du jeune trappeur que nous présentons au lecteur — le surnom de "Harry, l'œil d'épervier."

Armé d'une carabine, d'un coutelas et d'un casse tête, il se tenait prêt à une surprise car il était en plein pays ennemi.

— Rien en vue ? Pas de peaux rouges aux alentours ? cria une voix à l'intérieur de la maison lorsque Harry eut scruté attentivement les hauteurs environnantes.

— Non, répondit Harry. Il n'y a pas de danger qu'ils se montrent, s'ils sont aux alentours. Je vais aller au lac et voir aux pièges, n'est-ce pas ?

— Eh bien, si tu y vas, tu ferais bien d'avoir l'œil ouvert, comme d'habitude, car j'ai raison de croire que nombre de sauvages tentent en ce moment sur nos chevelures.

— Très bien, bonhomme. Je ne néglige jamais un bon conseil.

Et le jeune homme jetant sa carabine sur son épaule, se dirigea rapidement vers le centre de la vallée.

Suivant le conseil de son ami, il se tenait sur ses gardes, mais il n'avait pas besoin d'un pareil avertissement, car personne mieux que lui n'était au fait de toutes les ruses et pièges des sauvages. La précaution chez lui était passée à l'état d'habitude.

Il atteignit bientôt un petit plateau découvert où le ruisseau sortait de la vallée et après avoir fait la traversée, s'enfonça dans des bois épais. Il arriva en quelques minutes au lac autour duquel il avait tendu un certain nombre de pièges.

Dans le premier, il trouva une loutre dont il s'empara, et il remit le piège en bon ordre. Allant au second, sa surprise fut assez grande de voir que le piège avait fonctionné mais que l'animal n'y était pas. Il allait en conclure que cet animal avait dû s'échapper, lorsque des traces de pas humains attirèrent son attention. Là, dans le sable de la grève, se dessinait parfaitement une chaussure qui n'était autre que le mocassin d'un sauvage.

— Par Jupiter ! s'écria-t-il, "Vieux bonhomme" avait raison. Les sauvages sont aux environs et ce que j'ai de mieux à faire à présent c'est de rapporter mes pièges au Cône et de m'occuper de la chasse aux sauvages. Mais pas avant de découvrir où ces pistes aboutissent.

Tenant le canon de sa carabine appuyé sur le bras gauche, le jeune trappeur se mit à suivre les empreintes. Elles conduisaient au troisième piège, qui avait été comme le premier, visité par un voleur. De là, elles prenaient la direction du bois et se mêlaient à un grand nombre d'autres.

Harry, sans manifester d'étonnement, continua sa marche. Les empreintes étaient nombreuses et très visibles et il n'avait aucune difficulté à les distinguer. Mais les ombres du soir commençaient à paraître et avant peu elles dissimuleraient complètement les traces. Cependant, ces traces étaient toutes fraîches et Harry avait espoir de rejoindre les sauvages avant la nuit. Le but principal de sa poursuite était de s'assurer si ces Indiens étaient en guerre ou simplement en excursion de chasse, et à quelle tribu ils appartenaient. Par ces renseignements, il pouvait se rendre compte du danger auquel lui et son ami étaient exposés.

Pressant le pas, il pénétra très avant dans le bois. Soudain, sa vue d'un mince filet de fumée entre les arbres le fit arrêter. Il crut que les sauvages avaient fait halte pour camper et il l'avança avec une grande précaution; mais à sa grande surprise, il n'y avait ni sauvages ni feu de camp. Cependant, il ne s'était pas trompé, et il ne se trouvait pas encore, car juste au-dessus du bouleau gigantesque sous lequel il se tenait, s'élevaient des couronnes de fumée qui disparaissaient ensuite sous le souffle de la brise.

Mais d'où venait cette fumée ? Mystère.

Il n'y avait d'apparence de feu nulle part. L'arbre semblait sain et n'offrait rien de bien suspect, et cependant, la fumée paraissait s'en dégager.

Tout près de là coulait un ruisseau sur un lit de cailloux. Harry, tout en écoutant le murmure des eaux, saisit un son qui ne lui parut pas naturel. Il paraissait y avoir un être quelconque dans ce ruisseau. Se dirigeant de ce côté, il aperçut avec horreur un gros objet noir s'élevant du milieu des eaux. Chose étonnante, le ruisseau, comme il le savait, n'avait que quelques pouces de profondeur. Il resta un instant plus surpris qu'effrayé, les ténèbres l'empêchant de distinguer ce qu'il avait devant lui.

## CHAPITRE II

### NOUVEAUX MYSTÈRES

C'était en effet un étrange et effrayant objet, — évidemment une créature vivante — une masse noire et chevelue qui sortit complètement du ruisseau.

Était-ce un être humain ou un animal, ou était-ce les deux ensemble ?